[III. DE FORMANDO STUDIO]

Rodolphus Agricola Iacobo Barbiriano suo S.P.D.

Dedi Colonia discedens litteras Ioanni Rinco, communi amico nostro, quas tibi redderet. Quibus litteris epistolae tuae paucis, ut tum tempus ferebat et festinatio mea patiebatur, respondi. Respondi vero eis, quae et negotii minus habebant et te quoque certum habeo minoris fecisse. Nam quibus ego maluissem quaeque te magis expectasse scio prorsus tibi ut responderem, id temporis non vacabat. Scribis, suavissime Iacobe, idque optas dari tibi facultatem degendae mecum vitae, quo posses, id quod maxime cupis, velut ductu auspiciisque meis studia tua instituere atque formare. Vellem equidem tantae mihi eruditionis, tam magni in litteris doctrinisque usus conscius essem, ut istud tam iure meritoque deberes cupere, quam te scio vere id atque ex animo optare. Hortarer te ut, rebus omnibus relictis, quaecumque vel utilitatis specie te devinciunt vel voluptatum illecebris blandiuntur, eruditionem studiaque me duce sequerere, et incisis omnibus vel abruptis etiam vinculis quibus alligatus teneris prona praecipitique ad optima tenderes via. Facerem id non modo tua causa, cuius maxime et deberem et vellem, sed et mea quoque,

III. LETTRE SUR L'ORGANISATION DU PROGRAMME D'ÉTUDES[1]

Rodolphe Agricola salue très cordialement
son ami Jacob Barbireau[2].

À mon départ de Cologne, j'ai confié à Johannes Rink, notre ami commun, une lettre qu'il devait te remettre. Dans cette lettre j'ai donné, en peu de mots, comme le moment me les inspirait et dans la mesure où mes nombreuses occupations me le permettaient, une réponse à ce que tu m'as écrit. Cette réponse contenait des matières qui me coûtaient peu de peine et qui, j'en suis convaincu, ne t'intéressaient pas tellement. Je n'avais, en effet, pas le temps de t'écrire tout de suite à propos du sujet sur lequel je voulais te donner une réponse et sur lequel tu avais certainement escompté une réaction. Tu écris, mon cher Jacob, que tu voudrais être à mes côtés de façon à voir se réaliser ton vœu le plus cher, à savoir de pouvoir entreprendre et régler ta formation sous ma tutelle et surveillance. Je voudrais moi-même être convaincu que mon érudition et mon expérience dans les lettres et les sciences sont assez grandes pour que le désir que tu nourris, réellement et sincèrement à ce que je sais, s'appuyât aussi sur un fondement légitime et raisonnable. Je t'inciterais alors à abandonner toutes les activités que tu trouves utiles ou auxquelles tu prends plaisir et, à la place, de te consacrer à des études savantes sous ma tutelle. Tu briserais immédiatement tous les liens qui te retiennent, oui, tu t'en libérerais et tu emprunterais de plein gré et rapidement la voie vers ce qu'il y a de mieux. Je ne le ferais pas seulement pour ton bien – ce que je devrais faire en premier lieu et voudrais faire de tout mon cœur –, mais aussi pour moi-même.

1 Texte latin suivant l'édition critique de Van der Laan et Akkerman (éd.), 2002. Voir l'introduction, p. 51-52.

2 Voir pour la relation entre Agricola et Barbireau Kooiman, *Proceedings*.

[III. DE FORMANDO STUDIO]

Rodolphus Agricola Iacobo Barbiriano suo S.P.D.

Dedi Colonia discedens litteras Ioanni Rinco, communi amico nostro, quas tibi redderet. Quibus litteris epistolae tuae paucis, ut tum tempus ferebat et festinatio mea patiebatur, respondi. Respondi vero eis, quae et negotii minus habebant et te quoque certum habeo minoris fecisse. Nam quibus ego maluissem quaeque te magis expectasse scio prorsus tibi ut responderem, id temporis non vacabat. Scribis, suavissime Iacobe, idque optas dari tibi facultatem degendae mecum vitae, quo posses, id quod maxime cupis, velut ductu auspiciisque meis studia tua instituere atque formare. Vellem equidem tantae mihi eruditionis, tam magni in litteris doctrinisque usus conscius essem, ut istud tam iure meritoque deberes cupere, quam te scio vere id atque ex animo optare. Hortarer te ut, rebus omnibus relictis, quaecumque vel utilitatis specie te devinciunt vel voluptatum illecebris blandiuntur, eruditionem studiaque me duce sequerere, et incisis omnibus vel abruptis etiam vinculis quibus alligatus teneris prona praecipitique ad optima tenderes via. Facerem id non modo tua causa, cuius maxime et deberem et vellem, sed et mea quoque,

III. LETTRE SUR L'ORGANISATION DU PROGRAMME D'ÉTUDES[1]

Rodolphe Agricola salue très cordialement
son ami Jacob Barbireau[2].

À mon départ de Cologne, j'ai confié à Johannes Rink, notre ami commun, une lettre qu'il devait te remettre. Dans cette lettre j'ai donné, en peu de mots, comme le moment me les inspirait et dans la mesure où mes nombreuses occupations me le permettaient, une réponse à ce que tu m'as écrit. Cette réponse contenait des matières qui me coûtaient peu de peine et qui, j'en suis convaincu, ne t'intéressaient pas tellement. Je n'avais, en effet, pas le temps de t'écrire tout de suite à propos du sujet sur lequel je voulais te donner une réponse et sur lequel tu avais certainement escompté une réaction. Tu écris, mon cher Jacob, que tu voudrais être à mes côtés de façon à voir se réaliser ton vœu le plus cher, à savoir de pouvoir entreprendre et régler ta formation sous ma tutelle et surveillance. Je voudrais moi-même être convaincu que mon érudition et mon expérience dans les lettres et les sciences sont assez grandes pour que le désir que tu nourris, réellement et sincèrement à ce que je sais, s'appuyât aussi sur un fondement légitime et raisonnable. Je t'inciterais alors à abandonner toutes les activités que tu trouves utiles ou auxquelles tu prends plaisir et, à la place, de te consacrer à des études savantes sous ma tutelle. Tu briserais immédiatement tous les liens qui te retiennent, oui, tu t'en libérerais et tu emprunterais de plein gré et rapidement la voie vers ce qu'il y a de mieux. Je ne le ferais pas seulement pour ton bien – ce que je devrais faire en premier lieu et voudrais faire de tout mon cœur –, mais aussi pour moi-même.

1 Texte latin suivant l'édition critique de Van der Laan et Akkerman (éd.), 2002. Voir l'introduction, p. 51-52.

2 Voir pour la relation entre Agricola et Barbireau Kooiman, *Proceedings*.

cum sperarem tantum nominis opinionisque apud multos consequi posse, tantumque fuisse me plerisque persuasum iri, quantum te monitis praeceptioneque mea factum viderent, quantumque fieri te posse exploratum habeo et de te ingenii vis, amor studiorum naturaeque tuae felicitas mihi promittunt. Nunc, cum ad nullam tantam spem mei vocare te possim, quae ullo incommodo rerum tuarum tibi sit redimenda, rebus ipsis pareamus oportet. Utque optabile nobis esset, si unum aliquem in locum nos felicior casus contulisset, sic hoc desiderium nostrum est nobis hac commoda rerum tuarum condicione leniendum et iucundissima putanda quae optima sunt.

Ut tamen interea praeceptoris apud te munere fungar et per litteras, qua datur, ostendam, qua ratione tibi putem studia tractanda, paucis et quantum epistolae capit angustia, quid optimum censeam, explicabo. In studiis formandis duo praecipue spectanda crediderim, prius, quod studiorum maxime genus cuique sectandum sit, deinde, qua ratione quis in eo quod elegerit plurimum efficiat. De utroque ordine dicam.

Studiorum genus alteri necessitas vel rerum vel naturae suae assignat, alter voluntate sua ad id quod optimum censet sese adiungit. Ut enim cui angustior res familiaris contingit, eas fere sequitur artes unde promptissimum putat posse necessitatibus suis praesidium se parare; ut etiam cui segnior natura, obtusior mentis acies est, si modo perdere nolit operam, ea sequi debet non quae maxime cupit, sed quae rectissime potest, sic is cui facultatum uberior copia et felicior ingenii vis tributa est, nimirum errabit si non totis viribus ad optima feretur, quandoque ad summa pertingere possit, malit inter secunda potius tertiave subsistere. Ergo civile ius alius, alius pontificum sanctiones, alius medicinae artem discendam sumit.

Car je pourrais compter pouvoir m'acquérir beaucoup de gloire et une bonne réputation auprès de beaucoup, et espérer que la plupart seraient persuadés que j'ai été un grand homme, aussi grand que tu le serais devenu, comme ils pourraient s'en rendre compte, grâce à mes conseils et mon enseignement ; j'ai confiance que tu peux en effet le devenir, aussi bien d'après ma conviction personnelle inébranlable que d'après ce que me promettent ton intelligence, ton ardeur au travail et tes bonnes dispositions. Mais puisque je ne suis aucunement capable de te promettre, pour ma part, quelque chose de grandiose qui t'obligerait à me rendre la pareille au prix de quelque inconvénient, nous devons nous accommoder de la réalité. Bien qu'il eût été agréable qu'un sort plus propice nous eût permis de séjourner ensemble au même endroit, tes confortables conditions de vie doivent adoucir l'impatience de notre désir et nous devons considérer comme le plus agréable ce qui est aussi le meilleur.

Cependant, pour te servir de guide et pour te montrer, dans la mesure où une lettre le permet, comment tu dois, à mon avis, prendre en main ta formation, je vais t'expliquer en quelques mots, pas davantage que l'espace accordé par une lettre, ce que j'estime être le meilleur. Je crois que lorsqu'on établit un programme d'études, deux points surtout doivent être pris en considération. Tout d'abord, il faut voir quel type de formation chacun pourra suivre le mieux et deuxièmement, il faut examiner de quelle façon on arrive le plus loin possible dans les études de son choix. Je vais parler de ces deux aspects séparément.

À l'un est imposée une formation spécifique du fait des circonstances ou de ses dispositions naturelles. L'autre, au contraire, se consacrera, par préférence personnelle, à ce qui lui paraît le meilleur. C'est ainsi que quelqu'un qui, à l'origine, ne dispose pas de grands moyens, choisira habituellement une discipline où il pense pouvoir se procurer le plus facilement des revenus. Si quelqu'un est lent de nature et pas trop perspicace, il ne doit pas alors, s'il ne veut pas du moins faire des efforts en vain, choisir ce qu'il désire le plus ardemment, mais ce qu'il peut le mieux faire. Au contraire, quelqu'un qui a des moyens suffisants et dispose d'une bonne intelligence, agira certainement mal à propos s'il ne vise pas de toutes ses forces ce qu'il y a de mieux, et qu'il préfère ne pas dépasser ce qui vient au deuxième ou même au troisième rang, alors qu'il peut atteindre le plus haut niveau. C'est ainsi que l'un va se mettre à l'étude du droit civil, l'autre à celle du droit canon, un troisième à celle de la médecine.

Plerique etiam loquaces has et inani strepitu crepitantes, quas vulgo artes iam vocamus, sibi vendicant, et perplexis disputationum ambagibus vel etiam, ut verius dicam, aenigmatibus diem terunt, quae tot iam saeculis nullum invenerunt Oedipodem qui ea solveret, nec inventura sunt unquam. His miseras adolescentium onerant aures, haec subinde ingerunt inculcantque, et in plerisque meliorem ingenii spem atque frugem in tenerioribus adhuc annis velut in herba enecant. Laudo eas omnes tamen, plus certe laudaturus, si recte ordineque tractarentur; nec enim tantum desipio ut solus damnem quas tam multi laudant. Quidni laudem vero?, quibus videam multos summas opes, amplissimos honores, auctoritatem, famam, dignitatem consecutos, et quas certe vendibiliores, ut Ciceronis verbo utar, sciam et plane fatear aliis nonnullis, quas steriles illi et ieiunas vocant, ut quae magis possint animum explere quam arcam. Si lucri ratione itaque ducis, habes ex illustrioribus illis aliquam, quam sequaris, ut dives fias, dum tamen scias hanc laudem, ut contingat, tibi cum feneratore fore communem. Sin rectius credis quae honesta sunt propter se expetere et quas habes facultates suffecturas putas modestiae tuae, quandoquidem immodestiae et quantumvis parvae nimiae sunt, et quantumvis magnae non sufficiunt, censeo ut ad philosophiam te conferas, hoc est enitaris, ut recte de rebus omnibus sentias et quae sentis, commode ut possis eloqui.

Sentire autem recte duplex est, proinde et duplex condicio rerum quas inquirimus. Aliae namque res ad actiones moresque nostros pertinent, quibus omnis ratio vitae recte riteque degendae continetur, quam philosophiae pars ea, quae moralis vocatur, tradit. Huius prima nobis

Ils sont très nombreux aussi ceux qui prétendent à ces disciplines verbeuses et vainement tapageuses qui passent de nos jours pour les arts. Ils passent leurs journées en *disputationes* et ils profèrent des propos confus et sibyllins, ou plus exactement, ils discutent d'énigmes qui depuis tant de siècles déjà n'ont pas encore trouvé d'Oedipe pour les résoudre et qui n'en trouveront jamais non plus. Ces individus surchargent de ces matières les pauvres oreilles des jeunes gens, les leur imposent et les leur inculquent. Ils tuent chez la plupart, dans les jeunes années encore vulnérables, comme dans le cas d'une tige fragile, l'attente du meilleur, le fruit de l'intellect. J'apprécie certes tous ces arts, mais je les tiendrais assurément en plus haute considération s'ils étaient traités comme il faut et convenablement. Car je ne suis pas assez stupide pour être le seul à condamner ces arts, qui sont loués par beaucoup. Et pourquoi leur refuserai-je mes louanges? Je constate en effet que beaucoup de gens, grâce aux arts, ont acquis les plus grandes richesses, les fonctions les plus respectées, le crédit, la gloire et la dignité. Je sais aussi et je le reconnais franchement qu'ils ont, pour reprendre les mots de Cicéron, une valeur marchande plus grande que certains autres arts que ces gens considèrent comme inutiles et inféconds parce qu'ils enrichissent plutôt l'intelligence que le livre de compte[3]. Si tu es donc guidé par des considérations financières, tu trouveras bien au milieu de ces disciplines prestigieuses une à laquelle tu pourras te consacrer afin de devenir riche. Mais il faut bien te rendre compte que dès qu'elles seront à ta portée, il te faudra partager le succès avec le faiseur d'argent ordinaire. Mais si tu estimes qu'il est mieux de rechercher ce qui est respectable pour soi-même, et que ce que tu possèdes est suffisant parce que tu es quelqu'un de raisonnable, tandis que pour celui qui ne connaît pas de mesure, tout revenu aussi petit qu'on voudra est trop grand et tout gros revenu aussi grand qu'on voudra est insuffisant, je trouve alors que tu dois te tourner vers la philosophie. En d'autres termes, tu vas faire des efforts pour avoir une bonne intelligence de toutes les matières et pour formuler avec aisance tes opinions.

Avoir une bonne intelligence de la matière comprend deux éléments, de même que les objets que nous étudions sont d'une nature double. Certains objets concernent nos actions et nos mœurs. En font partie les règles pour une conduite bonne et honnête, traitée par cette partie de la philosophie qui s'appelle éthique. C'est sur cette branche de la philosophie

3 *De finibus bonorum et malorum*, 1, 12, où sont comparées la jurisprudence et la philosophie.

et praecipua habenda est ratio. Haec autem est petenda tibi non modo a philosophis, qui litteris eam tradidere, ut sunt Aristoteles, Cicero, Seneca et si qui sunt alii vel Latini vel Latine ita redditi, ut digni sint qui legantur, sed ab historicis etiam et poetis et oratoribus, quoniam hi, et benefacta laudando et quae contra facta sint vituperando, non docent quidem, sed, quod efficacissimum est, exemplis propositis quae recte secusve fiant velut in speculo ostendunt. Per haec gradus ad sacras litteras faciendus est et ad illarum praescriptum dirigendus vitae nobis ordo saluberrimisque illis ducibus de nostra salute credendum. Reliqua omnia aliorum tradita plus minusve erroris tamen habent admixtum aliquid. Neque enim contingere potuit eis, ut rectum et nulla aberrantem parte cursum vitae instituerent, qui, quis esset vitae propositus finis, aut nescirent aut veluti per nubem spectantes suspicarentur dicerentque constantius quam crederent. At sacrae litterae tam longe ab omni errore remotae, quam qui eas tradidit Deus. Hae sunt, quae solae nos certa, solida rectaque ducant via quaeque omni discussa caligine sequentem se non falli, non excidere, non usquam aberrare patiantur.

Sunt et aliae res, quarum cognitio magis ad ornamentum animi nostri honestamque voluptatem, quam ad necessarium utique usum pertineat. Cuiusmodi est omnis disputatio de natura rerum, multiplex certe variumque negotium et multipliciter quoque a multis summo ingenio facundiaque viris tractatum. Quae, ut non necessaria sit ad boni viri mentem formandam effingendamque, non parum tamen contulerit vel eo quod, ubi haec cura perquisitioque rerum bona fide sibi cuiusquam vendicaverit animum, nullum sordibus vilibusque curis locum relinquit, deinde quod docet contemnere atque pro nihilo putare ea, ad quorum conspectum vulgus stupet, per quorum possessionem etiam eis, qui felices putantur, misereatur,

que nous devons en premier lieu et avant tout diriger notre attention. Il ne faut pas prendre connaissance de l'éthique en se contentant de lire les philosophes qui l'ont transmise dans leurs écrits, tels qu'Aristote, Cicéron, Sénèque et quelques autres auteurs qui ou bien ont écrit en latin, ou bien ont été traduits en latin de telle sorte qu'ils valent la peine d'être lus. Il faut aussi apprendre l'éthique dans les historiens, les poètes et les orateurs. Car ces écrivains louent les bienfaits et blâment leur contraire. Ils ne donnent pas, ce faisant, d'explications théoriques, mais, ce qui est très efficace, ils donnent des exemples et font ainsi voir quelles sont les bonnes et les mauvaises actions en présentant un miroir au lecteur. Par le biais de ces lectures, nous devons nous approcher de l'Écriture Sainte. Notre conduite doit concorder avec les règles de celle-ci et nous devons, sur son autorité parfaitement salutaire, être enflammés par la foi en notre salut. Car tout ce que les autres ont écrit porte en soi, dans une mesure plus ou moins grande, une certaine dose d'erreur. Il leur était, en effet, impossible, d'organiser une vie juste et sans aucun errement car, ou bien ils ne connaissaient absolument pas le but fixé de la vie, ou bien ils restaient incertains à ce sujet, contemplant les choses comme au travers d'un voile, et tenaient des propos qui avaient plus de fermeté que leur croyance en Dieu. Seule l'Écriture Sainte est complètement à l'abri d'errement tout comme Dieu qui l'a transmise. C'est l'Écriture Sainte qui nous guide le long du droit chemin, juste et stable, dissipe tout voile et ne tolère pas que celui qui la suit commette un faux-pas, s'égare du droit chemin ou se trompe en quoi que ce soit.

Il y a d'autres sujets dont la connaissance contribue surtout à cultiver notre intelligence et à nous procurer un plaisir honorable et qui n'ont pas une fonction strictement indispensable. En fait partie toute recherche dans les sciences de la nature, certes une occupation complexe et variée qui a été traitée de façon fort diverse par un grand nombre d'auteurs doués et au style élégant. Bien que ces sciences ne soient pas indispensables pour former l'esprit d'un homme d'une haute tenue morale, elles y contribuent pourtant fortement. C'est ainsi qu'il n'y aura plus de place pour des occupations nuisibles ou inutiles, lorsqu'une étude attentive de la nature occupe quelqu'un de bonne foi. Les sciences de la nature apprennent de plus à mépriser et à considérer comme vains les objets qui remplissent de respect le commun des mortels et dont la possession est une raison de plaindre même les gens qui sont considérés comme heureux.

quando ostendat quam vanis omnia futilibusque constent causis, dicatque nullam rerum naturae posse perniciem contingere maiorem, quam si omnes eius vel sordidissimae partes tales fiant, quales nunc sunt aurum gemmaeque, quibus publica humani generis insania summum esse pretium voluit, postremo quia, quando intelligimus hac monstrante fragilis huius caducique corporis nostri habitum, omnibus casibus obnoxium, discimus omnem curam nobis ad animam esse transferendam hancque excolendam, in qua nulla nobis opera frustra aut peritura collocatur, quippe in quam quicquid collatum sit immortale, sicut ipsa est, aeternumque sit mansurum.

Transeo multa, neque enim epistola esset, sed voluminis opus omnia complecti, quae in hanc possent sententiam dici. Hoc satis est ostendisse, quod tute minime ignoras, dignam hanc partem esse studiorum, in qua viri boni mens elaboret. Nec ego aditum tantum primaque initia harum artium percipere te velim, quod nunc vulgo in scholis fieri videmus quodque tu pridem cum magna laude pulchre prolixeque praestitisti, sed res ipsas attingendas censuerim. Iam terrarum, marium, montium, fluviorum situs et naturas gentiumque in his mores, terminos, condicionem, imperia vel accepta vel prolata, iam arborum herbarumve vires, quas Theophrastus, iam animantium historiam, generationem, partes, quas Aristoteles litteris mandavit, perquirendum. Quid dicam, quae de re rustica tractata sunt? Quid quae de medicina? Alius rem militarem, alius architecturam, alius pingendi fingendique rationem conscripsit. Quas artes tametsi non sum nescius non intra partem eam disciplinarum claudi quae rerum naturam scrutatur, tamen, quia cognatae sunt illi et ab eisdem fere prodeunt fontibus, non est,

Car ces sciences montrent à quel point tout se réalise par des causes insignifiantes et accidentelles et font comprendre qu'il ne peut pas échoir de plus grande dégradation aux objets qui nous entourent que d'être tous transformés, même les plus minimes, en pierres précieuses ou en or, auxquels les hommes dans leur folie accordent la plus grande valeur. Lorsqu'enfin nous nous rendons compte, grâce aux sciences de la nature, que notre corps fragile et éphémère est soumis à toutes les formes de décrépitude, nous apprenons alors à consacrer toute notre attention à l'âme. C'est elle que nous devons développer, parce que dans ce cas aucun effort ne peut être fait en vain ou réduit à néant. Car tout ce qui est apporté dans l'âme est immortel comme elle et survivra éternellement.

Je laisse beaucoup de choses de côté car il faudrait un livre au lieu d'une lettre pour exposer tout ce qui peut être dit dans ce contexte. Il suffit d'avoir montré, tu le sais d'ailleurs très bien, que ces disciplines valent la peine d'être cultivées par un homme bon et intelligent. Je ne veux pas que tu ne prennes connaissance que des principes élémentaires de ces arts. C'est la matière qu'à présent nous voyons traitée en règle générale dans l'enseignement et que tu as appris, il y a longtemps, de façon détaillée et accomplie et avec les meilleurs résultats. Au contraire, j'estime que tu dois étudier les faits mêmes. Tu dois étudier la situation et les caractéristiques des continents, des mers, des montagnes et des rivières, tu dois observer les mœurs, les habitations et les conditions de vie des peuples sur terre ainsi que le territoire qui leur a été transmis par leurs ancêtres et qu'ils ont eux-mêmes agrandi. Tu dois aussi faire l'étude des forces naturelles des arbres et des plantes, sujet sur lequel a écrit Théophraste[4], et de l'histoire, de la reproduction et des membres des animaux, sujet sur lequel a écrit Aristote[5]. Que puis-je dire des livres qui traitent de l'agronomie et de la médecine ? Un auteur a écrit sur l'art militaire, l'autre sur l'architecture, un troisième a élaboré une théorie de la peinture, un quatrième de la sculpture. Je sais bien que tous ces arts ne sont pas comptés au nombre de ceux qui relèvent de cette partie des sciences qui étudie la nature, mais comme ils leur sont néanmoins apparentés et qu'ils découlent pratiquement des mêmes sources, je n'ai

4 On a gardé de Théophraste (v. 370-285 av. J.-C.), élève et collaborateur d'Aristote, deux grands ouvrages sur la botanique.

5 Agricola fait référence aux trois des cinq ouvrages sur la biologie qu'a écrits Aristote.

quod nunc in eo magnopere sim sollicitus, quando ad eundem ordinem redigendas putem.

Haec ergo omnia quae dixi et ad mores nostros et ad rerum naturam pertinere, ex eis discenda tibi sunt auctoribus, qui rebus cognitu dignis clarissimum eloquentiae lumen addiderunt, ut una opera et rerum notitia tibi et, quod post eam proximum feci, commode eloquendi ratio contingat. Qua quidem de re scis multa a summis viris tradita esse praecepta. Quod tamen ad corruptam institutionem loquendi emendandam pertinet quam pueri in scholis accipimus, huius mihi admonendus videris. Fac suspectum tibi sit quicquid hactenus didicisti, damnes omnia atque abicienda putes, nisi meliorum auctorum testimonio et velut decreto rursus in eorum mittaris possessionem. Praeterea quicquid apud emendatos auctores leges, utilissimum fuerit id ipsum quam maxime propriis et idem significantibus verbis reddere vernaculo sermone. Hac enim exercitatione assequeris, ut quoties dicendum tibi aliquid scribendumve fuerit, quando concipiendis verbis apud animum tuum sese, quo natura fert, vernaculus sermo protulerit, statim quoque Latina verba, iam pridem illi hoc usu accommodata, sequantur. Ad haec quoque, si quid scribere voles, optimum erit id ipsum quam plenissime rectissimeque patrio sermone intra animum tuum formare, deinde Latinis pure proprieque id significantibus explicare. Sic fiet ut omnia aperte et quam maxime plene dicantur. Omnes enim, si quid in dicendo est vitii, facillime in eo perspicimus sermone, ad quem sumus nati, et si quid vel dilucide parum vel brevius quam conveniat vel contorte nimium nec satis cum re proposita cohaerens dictum fuerit, in eo sermone expeditius annotabit quisque, quem notissimum habebit. Postremo, ut hunc locum concludam, quicquid eris scripturus, des operam, ut quam purissime id recte tantum Latineque inter initia eloquaris. Ornate dicendi posterior erit cura, quod contingere certe, nisi sana et integra sit oratio, non potest. Evenit enim eloquentiae quod corpori, in quo, si non omnia membra sint suo quodque loco disposita, si

pas de raison de me faire beaucoup de soucis si je trouve qu'ils doivent être tous comptés comme appartenant au même groupe.

Tu dois maintenant apprendre tous les sujets qui concernent, comme je l'ai exposé, nos mœurs et la connaissance de la nature chez ces auteurs qui ont ajouté à leurs intéressantes observations la lumière étincelante de l'éloquence. Tu prendras ainsi en même temps connaissance des choses, et tu auras une idée de la juste forme d'expression, ce que j'ai cité en second dans l'ordre d'importance. Tu sais qu'il y a beaucoup de règles qui ont été transmises par les meilleurs auteurs sur ce dernier sujet. En ce qui concerne l'amélioration de l'enseignement corrompu de l'acquisition de la langue que nous avons eu à l'école, lorsque nous étions enfants, l'avis qui suit me paraît utile pour toi. Veille à te méfier de tout ce que tu as appris jusqu'à présent, rejette tout, pars du principe que tu dois te déshabituer de tout, à moins que tu puisses l'assimiler de nouveau sur la foi et en quelque sorte par décret des meilleurs auteurs. Il sera ensuite très utile de transposer dans ta langue maternelle tout ce que tu lis chez les bons auteurs aussi précisement et littéralement que possible. Grâce à cet exercice en effet, chaque fois que tu devras dire ou écrire quelque chose et que tes pensées, pour chercher des mots se dirigent tout naturellement vers ta langue maternelle, tu parviendras à ce que dans ta tête suivent immédiatement aussi de bonnes traductions latines, appropriées à ta langue grâce à la longue expérience. En outre, lorsque tu veux écrire quelque chose, le mieux est de concevoir le texte d'abord aussi complètement et aussi bien que tu le peux dans ta propre langue et ensuite de le traduire littéralement en latin correct et précis. Tu parviendras ainsi à tout dire aussi clairement et complètement que possible, car c'est dans la langue qui par nature est la nôtre que nous pouvons tous reconnaître le plus facilement les fautes et si on dit quelque chose qui n'est pas assez clair ou trop concis dans le contexte visé, ou trop confus ou bien pas assez en harmonie avec le sujet, c'est dans la langue qui lui est la plus familière que chacun peut le remarquer le plus aisément. Enfin, pour conclure ce point, tu dois veiller à ce que, au début, tu formules tout ce que tu écris exclusivement dans un latin aussi pur et impeccable que possible. On verra plus tard pour un beau style : à coup sûr, ce dernier ne peut être atteint si la langue n'est pas saine et irréprochable. En effet, il en est de l'éloquence comme du corps humain : si tous les membres ne se trouvent pas à leur place exacte, s'ils

sint a recto habitu detorta, si magnitudinis suae modum egressa, frustra illi circumdederis ornatum. Pugnabit enim cum ornamentis suis corpus et illustriorem deformitatem eius decor externus faciet illi comparatus. Sed de hac parte, quae tibi studia potissimum sectanda putem, hactenus.

Reliquum est, ut dicam, quo pacto plurimum in studiis fructus consecuturum te credam. Alius aliter fortasse, ego ita sentio : quisquis in percipiendis doctrinis cupiet dignum aliquem laborum fructum adipisci, illi tria esse praecipue praestanda, ut plane recteque percipiat quod discit, ut fideliter quod percepit contineat, ut et ex eo aliquid ipse deinde parere proferreque valeat. Primum diligentis lectionis est opus, secundum fidae memoriae, tertium assiduae exercitationis.

In lectione id conandum in primis est, ut id quod legimus quam maxime fieri poterit intelligamus et penitus habeamus perspectum, nec rem tantum quae traditur, sed et verborum in disertis auctoribus vim, proprietatem, structuram ornatumque perspiciamus, quis decor, quod pondus sententiarum, quae vis explicandi et res reconditas proferendi verbis et velut in lucem conspectumque protrahendi.

Nec tamen istud eo pertinet ut, si vel per se obscurior vel nobis ignotus occurrerit locus, statim resistendum illic nec progrediendum ultra putemus aut, quod nonnulli, statim proiciamus librum damnemusque studia et ingenium nostrum deploremus. Diligentia enim, non indignatione ad profectum est opus. Transeundum ergo, si quid erit, ubi intellectus non possit erui, et in aliud reservandum tempus, donec vel homo vel liber nobis contingat, qui id aperiat, vel alia lectio,

dévient de leur attitude normale, s'ils dépassent la taille de leur grandeur naturelle, c'est en vain qu'on les habillera de beaux vêtements. Le corps en effet va alors faire dissonance avec son bel équipement et du fait de la comparaison réciproque le charme extérieur accentuera davantage la difformité du corps. Ceci suffit pour la partie dans laquelle je te donne mon opinion quant à la question de savoir quelles études tu dois suivre de préférence.

Il me reste à te dire comment tu pourras, selon moi, atteindre le meilleur résultat dans tes études. L'un pensera telle chose, l'autre telle autre. Moi je pense que celui qui veut, dans l'étude des sciences, voir ses efforts couronnés d'un précieux résultat, doit, avant tout, faire les trois choses suivantes. Il doit prendre une connaissance claire et correcte de ce qu'il veut apprendre, il doit ensuite bien retenir ce dont il a pris connaissance, pour enfin être capable sur cette base de concevoir lui-même quelque chose et de le présenter. Pour le premier point il est nécessaire de lire avec assiduité, pour le second d'avoir une mémoire sûre, pour le troisième de s'exercer continuellement[6].

Lors de nos lectures nous devons nous consacrer surtout à comprendre au mieux ce que nous lisons. Ensuite nous ne devons pas seulement acquérir une intelligence approfondie du sujet en question, mais en même temps de la qualité, des caractéristiques, de la structure et du style de la langue des bons auteurs. Nous devons approfondir l'élégance et l'importance des pensées, ainsi que la force avec laquelle, au moyen des mots, on explique, dévoile et fait apparaître, pour ainsi dire, en pleine lumière ce qui est obscur.

Pourtant cela n'implique pas non plus que, chaque fois que nous rencontrons un passage peu clair ou qui contient un élément que nous ne connaissons pas, nous pensions devoir nous arrêter immédiatement et ne plus continuer ou que nous posions le livre, comme certains le font, que nous renoncions aux études et nous plaignions de notre faible intelligence. Car pour faire des progrès c'est la persévérance qui est indispensable, pas l'indignation. Si l'on bute sur un point que l'intelligence ne peut élucider, il faut le sauter et le garder pour plus tard, jusqu'à ce que l'on rencontre quelqu'un ou que l'on se procure un livre qui nous ouvre les yeux ou, jusqu'à ce que la lecture ultérieure apporte la compréhension,

6 Dans le dernier chapitre de *De l'invention dialectique*, Agricola accorde aussi son attention à l'importance de l'exercice assidu (chapitre 3, 16, P2, f. 233v-236r ; A2, p. 451-455).

quod crebrum est, doceat; dies enim, quod dicere soleo, diem docet. Quod si Quintilianus inter virtutes grammatici numerandum putavit aliqua nescire, quanto magis nobis, ut non dicam necessarium, saltem cum venia erit nonnulla ignorare. Nolim tamen videri cuiusquam desidiae patrocinium me his commemorandis parare; nam contra videor mihi nulla re alia cuiusquam studium posse vehementius accendere, quam si ostendam ipsam sibi lectionem aperire viam et omnem legendi laborem legendo superari.

Proximum est ut memoria firmiter quod accepit asservet. Constat autem memoria in primis natura; ea tamen adiuvatur arte, quam alii quidem aliter tradidere, sed sic tamen ut summa rerum eodem fere redeat. Eam artem duobus maxime usibus accommodam arbitror; aut enim subito dicendum est et maior aliquis rerum numerus commemorandus, in quo periculum adeundum est ne vel ordine vel numero destituamur, ut cum legati apud principem aut senatum aliquem vel proponimus petita nostra, vel partis adversae cogimur respondere postulatis, tunc certe ab hac arte commodissime praesidium petetur; aut, quando exercere memoriam volumus, id hac via facile et quam minima molestia facere licebit, quod sane ad memoriam firmandam utilissimum esse et Quintilianus auctor est et rei usus, si quis experiri volet, expedite docebit. Si quod aliud enim, memoria vel maxime est, quam creber usus auget quamque incuria negligentiaque destituit.

In iis vero quae perpetuo animo nostro cupimus haerere, optimum contenderim esse quam intentissima cura primum complecti ea, deinde

ce qui arrive souvent, car, comme je le dis toujours, un jour instruit l'autre. De plus, si Quintilien a estimé que le fait d'avoir certaines ignorances doit être considéré comme l'une des qualités du maître de grammaire[7], à plus forte raison, nous, nous n'avons peut-être pas le devoir de rester dans l'ignorance de certaines questions, mais nous pouvons au moins nous le permettre. Cependant, je ne veux pas donner ici l'impression de me faire le champion de la paresse. Au contraire, il me semble justement que le zèle peut être très puissamment stimulé si l'on montre que la lecture même offre une solution à ses propres problèmes et que toutes les difficultés en rapport avec la lecture peuvent être vaincues par la lecture elle-même.

Ensuite la mémoire doit soigneusement conserver ce qu'elle enregistre[8]. La mémoire est, il est vrai, avant tout un don naturel, mais ce don peut être complété par des directives pratiques. Or des directives divergentes ont été transmises par divers auteurs, mais l'essentiel de la question revient en fin de compte au même. J'estime que ces directives sont utiles surtout dans deux situations. Tout d'abord lorsque nous devons faire un discours improvisé et soulever un assez grand nombre de sujets, ce qui entraîne le danger de ne pas les traiter dans l'ordre correct ou dans leur totalité. Cela peut être le cas lorsque nous présentons une requête en qualité d'ambassadeur en présence d'un souverain ou d'un conseil ou que nous sommes obligés, en la même qualité de formuler une réplique aux propositions du parti adverse. Dans ce cas, on fera appel avec succès aux directives dont il était question. Deuxièment, lorsque nous voulons exercer notre mémoire, nous pourrons le faire par cette voie aisément et quasiment sans effort. Quintilien témoigne à quel point ceci est utile pour renforcer la mémoire et qui veut l'essayer le voit clairement dans la pratique. Car pour la mémoire s'applique beaucoup plus que pour quoi que ce soit d'autre le principe selon lequel l'exercice répété la rend plus forte tandis que le manque d'assiduité et la négligence l'affaiblissent.

Lorsqu'il s'agit de choses que nous voulons emmagasiner pour toujours dans notre mémoire, la meilleure méthode est, à mon avis, d'apprendre d'abord les faits avec le plus grand soin par cœur pour ensuite les sortir

7 *Institutio oratoria*, 1, 8, 21. Voir pour la tâche du grammairien dans l'Antiquité Quintilien, *Institutio oratoria*, 1. 4-9.

8 Voir pour l'entraînement de la mémoire surtout Quintilien, *Institutio oratoria*, 11, 2. Voir aussi l'Introduction, p. 39, n. 32.

quam creberrime ab animo nostro reposcere et subinde admonendo eum ad fidem praestandam cogere, postremo ut animo vacuo et, quantum datur, ab aliarum curarum turba otioso id agamus, quod quidem in actionibus omnibus et negotiis, quicquid id est quod ulla parte nostri fieri debet, exploratum est, ut nemo pluribus aeque sufficere possit. Ingenium certe, id est, quod ubi intenderis, ut inquit Sallustius, valet, quod ei in multas deducto curas contingere minime potest.

Tertium est, et quod proposueram postremum, quo pacto ex iis, quae discendo percepimus, ipsi excudere aliquid proferreque valeamus, neve studia nostra apud animum segnia et, ut ita dicam, sterilia reponantur, sed quod semina solent in terra condita, fructum aliquem uberiorem cum fenore profundant. Amplus copiosusque est hic locus et dignus qui pluribus diceretur, quemque ego aliquando exactiori cura mihi puto dicendum, quando hic praecipuus esse videtur longi laboris sollicitudinisque in studia collatae fructus. Quod si nihil ipsi ad posteros mandare poterimus, nihil extra ea, quae didicimus, ad praesentes proferre, quid tandem inter librum et nos intererit, nisi quod liber quidem ea, quae semel in illum congesta sunt, bona fide semper servat redditque, nobis, ut quae accepimus continere possimus, iteranda sunt toties et subinde in animum inculcanda ?

Complectitur sane locus hic duo, quorum utrumque per se, quando sit magnum, coniuncta certe plurimum in studiis laudis merentur. Horum alterum est, ut quae didicimus, in usum prompta habeamus et, ubicunque res postulat, parata. Plerosque enim videas, qui quando multa didicerint, multorum habeant memoriam ; ubi proferendum tamen sit aliquid eorum, tum nihil succurrat eis, nihil queant meminisse ; adeo sciunt quidem, sed id ipsum scire se nesciunt.

très régulièrement de notre mémoire et tester continuellement cette dernière sur sa fiabilité. Enfin nous devons le faire lorsque notre esprit est libre et aussi détendu que possible. Car la règle qui s'applique à tout acte ou toute activité quelconque effectués de quelque façon que ce soit, à savoir que personne ne peut faire convenablement plusieurs choses à la fois, concerne assurément l'intelligence. « Que l'on utilise dans un but précis son intelligence, elle sera alors efficace », comme le dit Salluste[9], mais lorsqu'elle éparpille son attention dans de nombreuses directions, elle n'est pas capable d'accomplir quoi que ce soit.

Le troisième point, que j'ai présenté en dernier, concerne la façon dont nous pouvons nous-mêmes faire quelque chose de ce que nous avons appris et le montrer au monde afin que notre savoir ne reste pas embourbé dans notre intelligence, stérile, en quelque sorte d'aucun rapport, mais qu'il produise, tout comme les semences qui ont été mises en terre, une récolte abondante et profitable. Ce sujet est important et complexe. Il mérite d'être traité en détail et je trouve que je dois en parler avec une attention supplémentaire parce que c'est là que se trouve manifestement le fruit le plus important d'un effort prolongé et de l'application à l'étude. En effet, si nous ne pouvons nous-mêmes rien transmettre à notre postérité et que nous ne pouvons rien faire voir à nos contemporains, excepté ce que nous avons appris nous-mêmes, quelle différence y-a-t-il entre nous et un livre ? La seule différence est qu'un livre conserve et reproduit toujours fidèlement le matériau qui y a été rassemblé, tandis que nous devons répéter tout ce que nous avons appris maintes fois et nous devons le graver dans notre mémoire pour pouvoir le retenir.

Ce sujet comprend deux parties. Bien que toutes les deux soient importantes en soi pour les études, elles méritent les plus grands éloges lorsqu'elles se présentent en combinaison l'une avec l'autre. La première partie consiste à tenir prêt ce que nous avons appris pour être utilisé, à n'importe quel endroit où le réclame l'occasion. C'est que l'on constate que la plupart des gens qui ont beaucoup appris, disposent d'une mémoire remplie de données, mais lorsqu'ils doivent en tirer quelque chose, rien ne leur vient à l'esprit et ils ne peuvent se rappeler de rien. Ils savent bien beaucoup de choses, mais ils ne savent pas qu'ils savent cette chose précise.

9 *Bellum Catilinae*, 51, 3.

Alterum est, ut ex eis quae accepimus, ipsi praeter haec invenire aliqua possimus et conficere, quae nobis asseramus nostraque esse queamus affirmare.

Duo sunt autem quae praecipue huic parti profutura crediderim. Horum unum est, ut certa quaedam rerum capita habeamus, cuiusmodi sunt virtus, vitium, vita, mors, doctrina, ineruditio, benivolentia, odium et reliqua id genus, quorum usus fere communis ad omnia et tamquam publicus sit. Haec crebro iteremus et omnia quae didicimus, quantum fieri potest, certe quaecunque discimus, ad ea redigamus, ut repetendis capitibus illis ea quoque, quae ad ea redegimus, repetantur. Sic fiet tandem, ut omnia quae discimus certa nobis praesentiaque et prope sub conspectu maneant.

Poterit autem persaepe vel exemplum unum vel una sententia in multa capita conferri, ut quod de vi illata Lucretiae apud Livium est, primum de pudicitia, quanti scilicet ea facienda sit, cuius damnum Lucretia morte putavit pensandum ; post de pulchritudine, quantorum malorum ea saepe sit causa, quantum etiam pudicitiae ab ea periculi sit ; iam de morte, ut ea mala non sit habenda, quam Lucretia impudicae vitae praetulerit ; hinc de libidine, quas clades, quae bella ea moverit, utque etiam ingentia mala magnorum saepe bonorum praebeant causam, quando ex eo scelere populo Romano sit libertas quaesita. Sententia quoque itidem dividetur, ut « est virtus placitis abstinuisse bonis » ad virtutis caput ducetur, dicit enim : virtus est placitis bonis abstinuisse ; ducetur ad caput boni : non omnia bona expetenda esse, quoniam placitis bonis abstinuisse est virtus ; ducetur ad caput abstinentiae, quia abstinuisse placitis bonis est virtus.

La seconde partie consiste à être capable, en fonction de ce que nous avons appris, de trouver et de concevoir quelque chose de nouveau que nous revendiquons pour nous-mêmes et que nous pouvons déclarer comme notre propriété spirituelle.

Il y a, à mon avis, deux points surtout qui sont utiles ici. Tout d'abord, nous devons disposer de rubriques spécifiques pour ordonner les pensées, telles que vertu, vice, vie, mort, savoir, ignorance, bienveillance, répulsion et les concepts analogues dont l'application est possible pour tous les sujets et a une valeur pour ainsi dire générale. Nous devons régulièrement passer en revue ces rubriques et nous devons, dans la mesure du possible, classer sous ces rubriques tout ce que nous avons appris, et en tout cas, tout ce que nous sommes en train d'apprendre, de sorte qu'en répétant les rubriques on répète aussi les données qui y ressortissent. Ainsi, nous finirons par avoir clair à l'esprit, disponible, et en quelque sorte bien en vue tout ce que nous apprenons.

Fort souvent, il sera possible de classer un exemple ou une phrase sous diverses rubriques. Prenons le récit du viol de Lucrèce dans Tite-Live[10]. Ce récit traite au premier chef de la chasteté : cette dernière doit être considérée comme très précieuse, puisque Lucrèce estime qu'elle doit en payer la perte par la mort. Puis, ce récit traite de la beauté physique : elle est souvent la cause de très grands malheurs et constitue elle-même une grande menace pour la chasteté. Le récit porte aussi sur la mort : celle-ci ne doit pas être considérée comme un mal puisque Lucrèce la préfère à une existence sans honneur ; sur la luxure : combien de destruction, combien de guerres n'a-t-elle pas causées. Pourtant les grands maux entraînent, d'autre part, souvent les plus grands biens : à la suite de ce crime le peuple romain a conquis sa liberté. Une phrase peut être scindée de la même manière. C'est ainsi que le vers : « C'est vertu que de renoncer à des biens qui nous plaisent[11] » peut être mis en rapport avec la rubrique « vertu ». Le poète dit en effet que c'est une vertu que de renoncer à des biens qui nous plaisent. Ce vers peut aussi être mis en rapport avec la rubrique « biens » : tous les biens ne doivent pas être recherchés, étant donné que c'est une vertu que de renoncer aux biens qui nous plaisent. Enfin il peut être mis en rapport avec la rubrique « abstention », parce que le renoncement aux choses agréables est une vertu.

10 *Ab Urbe Condita Libri*, 1, 57-9.
11 Ovide, *Heroides*, 17, 100.

Secundum quod huic parti adiumento erit, id est, ut in iis quae discimus diligenter pensimque verba omnia conferamus inter se et latiori quodam tractu explicemus. Sumamus exempli gratia quod apud Vergilium est : « Optima quaeque dies miseris mortalibus aevi Prima fugit ». Primum « optima » inquit, qualia sunt putanda bona humana, quando optima prima sint, eaque nedum abeant, sed fugiant et semper peiorum exspectatione torqueant, quae etiam duriora videantur necesse est ex meliorum, quae praecesserunt, comparatione. Sequitur « dies aevi », id est vita nostra ; ea quam parvi est facienda, si fugax est et optima protinus initio, velut in flore consumitur ! Quae potest autem esse felicitas in vita, quando qui fruuntur ea, mortales nedum, sed et miseri sint ? Hinc iam « miseris mortalibus ». Quidni miseri, quorum talia bona sunt, talis est vita, quique morti obnoxii sunt ? Postremum est « prima fugit » ; prima, ergo nondum usu cognita, non ulla perfunctione possessa, ut semper quae sequitur, quantumvis forte per se bona, tamen melioris collatione dura videatur. Fugit etiam, non dimittitur, non abire iubetur. Quam fallax ergo, quam incerta, quam nequaquam nostri iuris aut arbitrii est ! Quod si quis latius ista et per omnes locos dialecticos fuderit, quatenus cuiusque natura capax eorum est, ingens utique ad inveniendum et ad dicendum copia se praebebit. Quod quomodo faciendum sit, maius est quam ut epistula id capiat, et copiose est a me ea de re in libris eis, quos de inventione dialectica scripsi, disputatum.

Quisquis ergo prius id recte et cum cura tractaverit, praesertim si rationem dialecticae inventionis illi adiunxerit, ingens illi paratissimaque

Le deuxième point qui nous sera utile pour cette partie est de comparer pour tout ce que nous apprenons tous les mots avec précision et réflexion et de les expliquer par un commentaire circonstancié. Prenons comme exemple le passage de Virgile dont voici la teneur : « Les plus beaux jours pour ce qui vit et souffre sur terre sont si vite révolus[12] ». Le poète dit d'abord « les plus beaux », sous quoi on doit considérer ce qui est bon pour l'homme, puisque ce qu'il y a de plus beau vient en premier lieu et ne s'écoule pas mais s'envole. Le plus beau est toujours éclipsé par l'attente du pire qui semble nécessairement beaucoup plus difficile à supporter en comparaison avec le mieux qui le précédait. Ensuite viennent les « jours », c'est-à-dire le temps que nous avons à vivre. Ce dernier doit être considéré comme de peu de valeur, puisqu'il est éphémère et que la meilleure partie est vécue directement au début, tout comme pour une fleur. En effet quel bonheur peut-il exister dans la vie quand ceux qui en jouissent non seulement sont mortels mais encore soumis à l'adversité ? C'est pourquoi il y a ensuite « ce qui vit et souffre sur terre », car n'est-il pas malheureux celui qui compte un tel sort comme le sien, qui mène une telle existence et qui de plus est exposé à la mort ? Enfin, on a « si vite révolus ». Ce qui vient en premier lieu n'est pas connu de l'expérience, on ne se l'est pas approprié non plus par une expérience précédente, si bien que ce qui suit, quoique peut-être bon en soi, donne pourtant toujours l'impression, par comparaison avec le meilleur qui précédait, d'être quelque chose de difficile à supporter. Les plus beaux jours s'écoulent aussi tout seuls, en d'autres termes, on ne les renvoie pas, on ne leur donne pas l'ordre de partir. Combien sont-ils donc trompeurs, peu sûrs et absolument en dehors de notre pouvoir et de notre autorité. Si on élabore toutes ces données en détail et avec l'aide de tous les lieux de la dialectique, dans la mesure où la nature de chaque donnée s'y prête, il se présentera alors tout naturellement une énorme quantité de matériaux pour parler et pour trouver des arguments. Comment on doit le faire, c'est là un sujet trop vaste pour être traité dans une lettre. J'en ai parlé en détail dans un ouvrage en trois livres que j'ai écrit sur l'invention dialectique.

Celui donc qui aura étudié le premier point correctement et soigneusement en y associant surtout la théorie de l'invention dialectique, disposera d'un savoir très grand et directement applicable pour tenir

12 *Georgica*, 3, 66-67.

de omni fere proposita re disserendi facultas continget, modo ea ulla ex parte ad eas pertineat, quas didicit artes ; hocque pacto veteres illos professores artium, quos Graeci sophistas, id est doctores vocabant, exercuisse se deprehendo, quantum ex Artistotele et Platone conicere licet, atque ad eam eruditionem promptitudinemque dicendi pervenerunt, ut de qua re audire quis vellet proponi iuberent, dicerentque quandiu quantumque videretur de eo quod esset propositum. Sic Gorgias Leontinus, primus tam audacis coepti auctor, sic Prodicus Chius, sic Protagoras Abderites atque Hippias Eleus et instituti et alios docuere. At id quod secundum feci, multum iudicii parabit in iis quae discuntur, et novas argumentationes novasque sententias, aut veteres, sed quibus nova facies sit, inveniet, estque eiusmodi, ut, si stilus ei addatur, statim exercere eloquentiam possit et ad bene dicendum aditum parare.

Sed haec hactenus, ut pro rerum condicione pauca, ut pro modo epistulae nimis multa. Ut enim Demetrio Phalereo visum est in libro, quem per hermenias, id est de explicatione, scripsit, epistola, quae grandior facta est, non tam epistola dici debet quam liber, cuius initio sit salus adscripta. Verum id utcunque aestimari poterit, haud ponam equidem in magno discrimine. Mihi statutum est aliquo modo, quocunque possum, studia tua iuvare, quod ipsum si non potero, ostendere tamen, ut me voluisse intelligas, quod voluisse ut in multis quae effectum exigunt parum est, ita in amicitia, cui pro effectu est animus, tale est, ut nihil plus exigi, nihil maius praestari possit.

Veni Heidelbergam (ut de meis etiam rebus certiorem te faciam) postridie Kalendas Maii. Excepit me episcopus dominus meus benigniter

un discours sur à peu près tous les thèmes si seulement ce thème, en ce qui concerne les matières, se rapporte aux arts que l'on a appris[13]. Je remarque que les professeurs de l'Antiquité réputés dans les arts que les Grecs appellaient sophistes, c'est-à-dire savants, s'entraînaient de cette manière, comme on peut le conclure sur la base des écrits de Platon et d'Aristote. Ils en arrivaient à une facilité de parole si sûre qu'ils chargeaient une personne quelconque de dire sur quoi elle voulait entendre un discours et ils parlaient ensuite sur ce sujet aussi longtemps et autant que possible qu'ils le voulaient. Gorgias de Leontini, le premier qui réussit cette prouesse[14], Prodicus de Chios, Protagoras d'Abdera et Hippias d'Élis avaient été formés ainsi et enseignèrent autrui selon cette orientation. Le deuxième point que j'ai cité suscitera une grande capacité de jugement pour tout ce qu'on apprend et conférera l'habileté à trouver de nouvelles argumentations et des idées nouvelles ou des idées anciennes présentées sous un nouveau point de vue. Lorsque s'y ajoute encore un bon style, cela peut tout simplement conduire à la pratique de l'éloquence et donner accès au bien parler.

Voici pour le moment ces remarques, qui sont concises vu l'ampleur du sujet mais beaucoup trop longues pour une lettre. En effet, ainsi que le juge Démétrios de Phalère dans le livre *Péri hermèneias*, qui veut dire *Sur l'explication*, une lettre trop longue ne doit plus être appellée une lettre, mais un livre avec au début une formule de salutation[15]. Quoi qu'on en pense ici, cela ne fait pas beaucoup de différence pour moi. J'avais la ferme intention de t'aider aussi bien que je le pouvais dans tes études, ou bien si je venais à échouer dans ce projet, à te montrer du moins clairement quelle était mon intention. C'est trop peu pour bien des choses qui exigent un résultat tangible, mais pour l'amitié où l'intention compte comme le résultat, on ne peut rien exiger de plus et on ne peut rien réussir de plus grand.

Pour te tenir aussi au courant de mes aventures, je suis arrivé à Heidelberg le 2 mai. Mon ami l'évêque[16] m'a accueilli aimablement

13 Cette pensée est élaborée dans *De l'invention dialectique*, 2, 7, où Agricola souligne que la dialectique comprend seulement la méthode pour raisonner tandis que les différentes sciences fournissent les faits en fonction desquels desquels on raisonne (voir *supra*, p. 144-149).

14 Voir Valerius Maximus, *Factorum et dictorum memorabilia libri IX*, 8, 15, *externi* 2.

15 Démétrios, *De elocutione* (*Sur le style*), par. 228. La traduction d'Agricola du titre grec (*De explicatione*) semble moins bonne.

16 Johann von Dalberg (1455-1503) ; voir l'introduction, p. 17.

et omnibus humanitatis benevolentiaeque officiis cumulatissime prosequitur. Vide ineptiam meam quaeso vel, ut verius dicam, stultitiam : constitui discere Hebraice, tanquam non satis temporis et operae in pauculis iis Graecis, quas scio, mihi perierit. Consecutus sum praeceptorem quendam intra paucos annos ad fidem nostram conversum, cui Hebraei etiam in omni laude eruditionis disciplinarumque suarum primas deferebant, et quem praecipue solebant doctoribus nostris opponere, si quando ad disputationem de fide vocarentur. Hunc episcopus mea causa domi suae alendum suscepit. Experiar quantum potero ; spero fore ut aliquid efficiam, et forte vel ob id ipsum efficiam aliquid, quia spero. Ioannes Rincus narravit mihi acerbiorem casum tuum, quem pertulisti ea parte, qua minime voluisses scio. Dolui nescio an vicem tuam an illius improbitatem, dolui tamen et elegis aptissimo talibus querelis carmine, dolorem tuum prosecutus essem, si modo tam quietus animo compositusque fuissem, ut potuissem ad scribendum aliquid coegisse manus aut mentem. Oro te, mitte ad me aliquid ex iis, quae ad canendum composuisti, sed quod accuratum sit et cum laude ostendi velis. Habemus et hic cantores, apud quos crebram mentionem tui facio ; eorum magister ix et xii etiam vocibus canendos modulos componit, sed nihil suorum audivi, quod tribus aut iiii vocibus caneretur, quod magnopere placeret mihi ; nec ego tamen animum meum iudicii loco pono, potest enim fieri, ut meliora sint quam ego possim intelligere.

Vale et me tui amantissimum tibi persuade. Salvere iubeas meo nomine ornatissimum doctissimumque virum magistrum Ambrosium Dinter, Nicolaum item Hagam nostrum, humanissimum virum magistrum Iacobum Crabbe, vicinum tuum. In primis vero toto animo deditissimum tibi Ioannem Rincum suavissimum adolescentem meis verbis saluta. Versiculos, quos ad te misi, postea recognovi deprehendique in Anna matre tres aut iiii mendas, quod vitio impressorum permutatae sunt literae. Eas castigavi dedique ea gratia hunc ad te codicem, ut et

et me témoigne en abondance toutes les marques d'une bonne amitié. Regarde, quelle idée bizarre, ou plutôt quelle folie : j'ai décidé d'apprendre l'hébreu. Comme si je n'ai pas encore gaspillé assez de temps et de peine avec les quelques mots de grec que je connais ! J'ai trouvé un professeur qui s'est converti, il y a quelques années, à notre religion. Les Juifs lui accordaient la première place dans tous les domaines de leur savoir et de leurs sciences, et lorsqu'on les défiait dans une controverse sur la foi, ils avaient l'habitude de le pousser en avant pour entrer en lice contre nos savants. L'évêque l'a pris comme pensionnaire chez lui à mon bénéfice. Je verrai bien ce dont je suis encore capable. J'espère pouvoir encore parvenir à quelque résultat et j'y réussirai peut-être grâce justement à cet espoir. Johannes Rink m'a parlé du grand malheur que tu as souffert de la part de la personne par qui, à ce que je sais sûrement, tu aurais moins que tout voulu être blessé. Je ne sais si je déplore ton sort ou la méchanceté de cet autre, mais j'étais attristé et j'aurais décrit ta souffrance dans une élégie, une forme poétique convenant très bien à de telles lamentations, si j'avais été assez tranquille et équilibré pour pouvoir inciter mes mains et mon esprit à écrire. Envoie-moi, s'il te plaît, quelques morceaux des pièces vocales que tu as composées, un morceau qui est terminé et que tu veux voir présenté au public avec une recommandation. Nous avons ici aussi des chanteurs à qui je glisse régulièrement ton nom. Leur chef de chœur compose des chants pour neuf et même pour douze voix. De ses compositions pour trois ou quatre voix, je n'ai cependant rien entendu qui me plaise beaucoup. Mais je ne veux pas que mon goût soit considéré comme un jugement compétent car il est bien possible qu'ils soient meilleurs que je peux le comprendre.

Salut et sois persuadé que je suis ton meilleur ami. Voudrais-tu saluer en mon nom le très honorable et très savant maître Ambrosius Dinter, ainsi que notre ami commun Nicolaus Haga et ton voisin, le très aimable maître Jacobus Crabbe ? Mais fais surtout mille amitiés à Johannes Rink, ce jeune homme des plus charmants qui t'est si attaché. J'ai regardé encore une fois les petits poèmes que je t'avais envoyés. J'ai trouvé trois ou quatre fautes dans « Anna mater », parce que des lettres avaient été interverties par la faute du typographe[17]. Je les ai corrigées et t'envoie pour cette raison le livre ci-joint pour que tu puisses apporter les

17 Le poème *Anna mater* a été imprimé sur les presses de L. Pafraet à Deventer. Voir la note de Van der Laan et Akkerman *ad loc*, 2002, p. 363.

huius quod apud te est exemplar emendes. Haec cum literis da operam ut reddantur Adam Iordano, canonico regulari ad sanctum Martinum Lovanii. Iterum optatissime vale. Datae Heidelbergae, VII Idus Iunii, anno LXXXIIII. Diligenter me et loquacissime fac de omnibus rebus tuis certiorem, per hunc ipsum, qui has tibi reddat.

corrections dans ton propre exemplaire. Veille à ce que ce document soit rendu, accompagné de cette lettre, à Adam Jordanus, chanoine régulier de l'église Saint-Martin de Louvain. Encore une fois mes sentiments les meilleurs. Écrit à Heidelberg, le 7 juin 1484. Tiens-moi exactement et en détail au courant de toutes tes tribulations par l'intermédiaire de la personne qui te remettra cette lettre.